Sébastien Chion

Fille de la route

« Parce qu'il y aura toujours
une route, un chemin ou un sentier
qui, quelque part, m'attend. »

À M.

Première partie

la fille de l'Alaska

Souvenirs

Tassa, Sally, Alice, Eva… J'ai porté bien des noms. On m'a aussi donné les noms les plus divers. Aujourd'hui, le temps de réfléchir à tout cela est venu. Je voulais être tout le monde. Je me demande si, au final, je ne suis pas devenue personne. Une ombre sur le bord du chemin. Une silhouette vite oubliée. Une note de bas de page dans de si nombreuses histoires… Qui s'intéresse encore à moi aujourd'hui ? Conny est partie. Sally m'a sûrement oubliée depuis longtemps. Mon visage doit être flou dans la mémoire de Cristal. Je n'ai été qu'une parenthèse dans la vie de Sophie. Et je n'ai pas su être à la hauteur pour Caroline. Bientôt, elles ne se souviendront plus de moi. Si ce n'est pas déjà le cas. Devant moi, la surface lisse du lac sans mouvement, presque sans vie, est un reflet de mon âme vide.

Se souvenir… mais pour quoi faire ? Nous avons tous des centaines de souvenirs et au final, ceux-ci ne nous servent à rien. Si ce n'est à nous tourner vers le passé. Regretter ce que l'on n'a plus, s'en vouloir pour qui l'on a été, pour ce que l'on a fait. Les souvenirs nous empêchent d'aller de l'avant. Ils nous emprisonnent dans le passé.

Quel est votre premier vrai souvenir ? Je ne parle pas de ces images que vous avez reconstruites parce que votre famille vous a tant et tant parlé d'un moment, que vous vous êtes recréé un souvenir associé. Non, je parle d'un vrai souvenir. Un souvenir

que vous ne devez qu'à vous. Personne ne l'a fait revivre. Il est là. En vous. Inaltérable dans votre mémoire. Il vous accompagne depuis toujours…

Mon premier vrai souvenir ? Des flammes. Des flammes immenses. Elles dansent dans la nuit. Elles dansent avec la lune. Dans un brasier magnifique, s'élançant vers l'infini des cieux. C'est la nuit, et pourtant il fait jour. Un jour aux teintes jaunes et orangées. Un jour aux lueurs dansantes. Un jour, une nuit, où tout le monde court. Le quartier fourmille de silhouettes se précipitant dans toutes les directions. Des lumières bleues traversent la scène à toute vitesse. Les pompiers essaient d'éteindre. Les policiers de calmer.

J'ai six ans et je ne comprends pas ces gens. Pourquoi courir ? Pourquoi s'agiter ? Pourquoi éteindre ? J'aimerais dire à tout le monde de faire comme moi. De s'arrêter. De regarder. D'admirer la chorégraphie des flammes. Elles sont tellement belles. Elles essaient de se rendre toujours plus haut vers le firmament. Comme si elles voulaient atteindre la lune ; comme si elles voulaient atteindre les étoiles. Pourquoi vouloir mettre fin à un spectacle aussi parfait ?

Mais je ne dis rien. Je garde tout pour moi. J'ai six ans, et j'ai déjà compris la leçon depuis longtemps. Ma mère ne cesse de le répéter. Je dois me taire. Ce que j'ai à dire n'intéresse personne. Oui, j'ai appris la leçon. Plusieurs gifles ont été nécessaires. Désormais, je garde tout pour moi. Je ne dis plus rien.

Dans ce souvenir, il n'y a aucun son. Comme si mes yeux étaient si émerveillés que mes oreilles n'avaient rien pu enregistrer. Aucun cri. Aucune sirène. Aucun vrombissement en provenance de la maison en flammes. Je n'entends pas non plus les commentaires de ma mère. Elle nous a réveillés, mon père et moi, au milieu de la nuit, pour que l'on vienne voir. Ce jour-là, j'ai découvert la beauté des flammes. Depuis, le feu n'a cessé de me fasciner. Créateur et destructeur. Calme et incontrôlable. Utile et effrayant. Mais surtout, magique.

Jamais je n'oublierai ces flammes, tendant leurs doigts toujours changeants vers les cieux. Dans mes souvenirs d'enfant, l'incendie a duré des heures. En réalité, il a duré quelques dizaines de minutes. Ma mère m'a ensuite ramenée dans mon lit. Les flammes ont longtemps continué de danser derrière mes paupières fermées.

C'est là le seul vrai souvenir que je garde de Northwood, une petite ville dans le nord de l'Ohio. Les autres, ces visages d'enfants, ces maisons, cette école… je ne m'en souviens que grâce aux quelques photos que j'ai revues plus tard.

Punition

Peu de temps après mon huitième anniversaire, mon père est parti travailler en Alaska, sur une plate-forme pétrolière. Ma mère et moi déménagions quelques

semaines plus tard à Anchorage, pour le rejoindre. J'ai huit ans, et pour la première fois de ma vie, je dois faire rentrer toutes mes affaires dans un seul sac.

Je n'ai jamais compris pourquoi ma mère aime tant cette photo de moi. Je suis assise en tailleur dans une robe pour fillette rose. Je pleure. Tout autour de moi, il y a mes jouets et mes affaires étalés, et une valise vide. Ouverte.

La petite fille que j'étais alors ne comprenait pas pourquoi je ne pouvais pas tout garder. C'étaient mes jouets. Ils étaient à moi. Il n'y avait qu'une seule raison pour que l'on me demande de m'en séparer. C'était une punition. Je n'avais pas été sage. On me punissait en me privant de mes jouets. En m'envoyant loin là-bas, en Alaska.

Oui, l'Alaska était ma punition. Pourtant, à huit ans, j'étais une petite fille modèle. Toujours sage. Je ne criais jamais. Parlais peu. Obéissais à mes parents. Ma chambre était toujours rangée, je finissais ma soupe, et je portais des robes roses avec plaisir.

J'arrêtai d'être sage et obéissante. Après tout, mes efforts m'ayant conduite en Alaska, était-ce vraiment encore la peine d'écouter mes parents ?

Je devins colérique. Imprévisible. Je claquais les portes, jetais mes affaires sur le sol, ne rangeais jamais rien, et je passais de longues heures enfermée dans ma chambre, coupée de tout. Après deux mois, j'avais un rendez-vous mensuel avec une psychologue

pour enfants. Après six, j'y allais toutes les semaines. Sans aucun succès.

Mes parents ont commencé à se disputer. Ma mère reprochant à mon père d'avoir accepté ce travail en Alaska. Mon père répétant qu'il l'avait accepté pour elle. Pour qu'elle ait plus d'argent. Un peu plus d'un an après notre déménagement pour Anchorage, mes parents divorçaient. Ma mère annonça qu'elle rentrait en Ohio, rejoindre un inconnu qu'elle avait rencontré sur Internet. Moi, j'avais l'impression que c'était à cause d'une petite fille qui n'avait pas compris pourquoi on l'avait punie. Je suis la cause du divorce de mes parents.

J'ai entendu ma mère dire à mon père : « Et elle, tu la gardes. C'est à cause de toi si elle est rendue insupportable, c'est à toi d'assumer. » Mon père a essayé de protester, de dire qu'il ne pouvait pas me garder à cause du travail sur la plate-forme.

Certains moments restent marqués au fer rouge dans la mémoire d'un enfant. Dans les familles normales, au moment du divorce, les parents se disputent pour avoir la garde des enfants. Pas les miens. Les miens se sont disputés pour se débarrasser de moi. Je ne suis pas normale. Je ne suis pas aimée. J'ai neuf ans, et mes parents ne veulent plus de moi.

Mon père a gardé son emploi sur la plate-forme. Il était loin d'être le seul à Anchorage. D'autres familles se sont partagée la tâche de me garder. J'étais toujours une petite

peste, mais mon père venait de se faire quitter, et ses collègues ont été solidaires avec lui. Avec d'autant plus de facilité que ça ne les impliquait pas eux, mais seulement leurs épouses.

Amour

Et soudain, tout a changé.

C'était une amie de mon père. Elle s'appelait Bree et venait de Californie, passer quelques jours à la maison, pour les vacances. Avec sa fille, Conny. Nous avions le même âge. Quatorze ans, toutes les deux. Nous passions nos journées ensemble, à rigoler. À nous promener. À jouer.

Il m'est alors arrivé quelque chose d'inexplicable. Je suis tombée amoureuse d'elle. Je ne comprenais pas. Ça n'était pas possible. Je n'étais jamais tombée amoureuse avant. Pourtant, je n'avais aucun doute sur ce que je ressentais. J'avais beau n'avoir que quatorze ans, je comprenais très bien mes sentiments. Ce que je ne comprenais pas, c'est que c'était une fille. Pour moi, ça ne marchait pas comme ça. Je devais tomber amoureuse d'un garçon. Quand on est normale, c'est ce qui arrive.

Mais elle était belle. Elle était drôle. Elle me faisait du bien. Et elle me plaisait tant…

Je n'ai rien osé lui dire. Pourtant, la veille de son départ, j'ai pris mon courage à deux mains. Sur une feuille de papier, j'ai écrit « Conny, je t'aime ». Et je l'ai glissée sous la

porte de sa chambre. Elle est partie avec sa mère le lendemain. Elle n'a rien dit. Elle n'a pas parlé de mon message. J'ai fini par me convaincre que, pour une raison ou une autre, elle ne l'avait pas trouvé. Il avait dû disparaître. J'ai fini par oublier.

Rencontrer Conny m'avait fait un bien fou. Comme si, enfin, mon exil prenait un sens. Anchorage m'avait permis de la rencontrer. Je me suis apaisée. Je ne suis pas redevenue une petite fille modèle, mais mon comportement a changé. Mes visites chez la psychologue se sont espacées. Je ne lui ai jamais parlé de Conny. Elle n'avait pas besoin de savoir. C'était un souvenir qui n'appartenait qu'à moi.

J'ai revu Conny deux ans plus tard quand, avec sa mère, elles sont revenues à Anchorage. C'était la fin du printemps. Je l'ai retrouvée avec grand plaisir. Et j'ai aussi retrouvé les papillons dans le ventre. En deux années, je ne les avais jamais ressentis. Aucun garçon, aucune fille, n'avait su réveiller cela en moi. Le seul fait de me retrouver devant Conny, et tout me revenait. Comme si elle était partie la veille.

Le soir, elle vint frapper à la porte de ma chambre. Nos parents étaient sortis. Il n'y avait que nous dans la maison. Je l'invitai à entrer, mais elle n'avança pas. Elle s'adossa au chambranle et resta silencieuse un long moment. Elle me regardait. Je ne disais rien. Je la regardais aussi. Je l'admirais. Qu'elle était belle…

Elle se décida enfin à prendre la parole.

— J'aimerais te parler de quelque chose.

Elle glissa une main dans sa poche, et en sortit son porte-monnaie. Elle l'ouvrit. Avant même de voir, je devinai ce qu'elle cherchait.

Je regardai en silence le papier qu'elle avait déplié. Je le reconnus tout de suite. J'avais passé tellement de temps à dessiner chaque lettre. J'avais essayé de mettre tout mon amour dans le dessin. Je ne savais pas quoi dire. Par chance, Conny parla pour moi.

— C'est vrai ce que tu as écrit ?

J'hésitai un instant. J'avais peur. Peur de sa réaction. Jamais je n'avais pensé que je me retrouverais confrontée à ce petit bout de papier. Je l'avais écrit pour dire à Conny que je l'aimais. Mais après ? Je n'avais aucune idée de ce qu'il y avait « après ». Pour moi, il y avait toujours quelque chose d'anormal là-dedans. J'étais une fille, je devais donc être amoureuse des garçons. Pas de Conny. Elle allait se moquer de moi. Elle allait me fuir. Pourtant, je n'avais pas le choix de lui dire la vérité.

— Oui. C'est vrai. Je suis désolée.

— Tu es désolée ? Pourquoi ?

Sa question me prit par surprise.

— Parce que tu es une fille. Et que je suis une fille aussi.

Je la vis ouvrir de grands yeux. Puis faire un petit sourire en coin.

— D'accord ! Je comprends. Pour toi, c'est mal, c'est ça ?

— Je… en fait, je sais pas. Je devrais aimer les garçons, non ?

— Pas forcément. Mais c'est ni dans l'Ohio ni en Alaska qu'on t'apprendra ça. Il n'y a rien de mal à aimer les filles.

Elle se tut un instant, avant d'ajouter d'une toute petite voix.

— Moi aussi, j'aime les filles.

Le temps s'est arrêté. J'ai fixé Conny un long moment. J'ai l'impression qu'un poids énorme vient de m'être enlevé de la poitrine. Voilà deux ans que je porte ce fardeau. Deux ans que je me demande quoi faire avec, sans pouvoir en parler à personne. Et soudain, le poids est parti. Je suis comme Conny. Je suis normale. Elle me regarde. Elle a l'air gênée. Elle est toujours debout, dans l'encadrement de ma porte. Je suis toujours assise sur mon lit, les jambes repliées sous moi.

Elle se décide enfin à s'approcher. Elle vient s'asseoir en tailleur, en face de moi.

— Ça fait deux ans que je pense à ce mot. Je suis désolée de pas t'en avoir parlé après l'avoir lu la première fois. Je savais pas comment réagir. On se connaissait à peine. On se connaît à peine…

Je ne sais pas quoi dire. J'ai l'impression qu'elle me critique. Qu'elle juge mon amour. Je ne sais pas comment me justifier. Alors je reste murée dans le silence.

— Je veux te connaître. Je veux savoir qui tu es. Par exemple, tu écoutes quoi comme musique ?

Et soudain, tout redevient facile. Notre complicité est toujours là. Mais nous ne sommes plus des enfants. Nous avons vieilli. Nous avons perdu de notre innocence. Et certaines choses ont changé. Nous discutons, mais nous ne parlons plus des mêmes choses. Nous ne disons plus les choses de la même manière… nous avons tout notre temps.

Nous sommes sorties nous promener un moment. Marchant lentement dans la rue. Proches l'une de l'autre. Je ne sais pas ce qu'elle attend de moi. Ce n'est pas important. Ce qui est important, c'est qu'elle est là, et que je suis là aussi. Avec elle.

Les moments importants

La fraîcheur de la nuit en ce début d'avril nous force à rentrer. Nous sommes de retour dans ma chambre. À nouveau assises sur le lit. Proches l'une de l'autre.

— J'ai froid aux mains.

Je me moque d'elle, amusée.

— C'est sûr qu'il doit faire plus chaud en Californie !

Je prends ses mains dans les miennes. Juste pour les réchauffer, au début. Elles sont douces. J'ai envie de les caresser. J'avais lu quelques choses sur les massages de mains. Je lis beaucoup de choses que j'oublie tout de suite. Parfois, dans les moments importants, je m'en souviens.

Ses deux mains sont collées l'une contre l'autre, entre les miennes. Je les masse avec légèreté, remontant de ses poignets jusqu'au bout de ses doigts. Nous ne disons rien. Nous nous regardons droit dans les yeux, dans un silence complet. Seules bougent mes mains sur les siennes. Je ne sais pas ce que je fais. Pourtant, je suis persuadée de faire ce qu'il faut. Le temps s'est figé.

Et puis elle a bougé. Son visage s'est approché du mien. Ses lèvres se sont posées sur les miennes. Brièvement. Petite caresse humide m'ouvrant les portes du paradis. Pendant un bref moment éternel, nous ne faisons qu'un. Conny. Moi. L'Univers. Tout se retrouve en un instant de perfection. Le Cosmos a été créé dans un but précis. Pour qu'à cet instant, les lèvres de Conny trouvent les miennes. Le monde peut s'arrêter de tourner. L'Univers peut s'écrouler. Tout est bien. Tout est beau.

Mon corps est léger. Mon âme est légère. Pourtant, je suis toujours incapable de faire le moindre mouvement. Ce sera Conny qui viendra à nouveau jusqu'à moi. Son premier baiser était une question. Une exploration. Elle voulait voir. Elle voulait savoir. Son deuxième est une déclaration d'amour, et je lui réponds. Elle s'offre toute entière à moi. Je m'offre toute entière à elle. Nos âmes s'entremêlent, et s'envolent vers le ciel. Nous volons loin là-haut. Par delà les nuages. C'est donc ça l'amour...

Rien de mal

Dans notre innocence, nous n'avons pas pensé à fermer la porte. Nous n'avons pas entendu nos parents rentrer. Nous n'avons pas entendu leurs pas dans le couloir. Nous n'avons pas entendu leur discussion. Celle-ci s'est brusquement arrêtée quand ils sont passés devant ma chambre. Nous ne faisions rien de mal. Nous ne faisions qu'être amoureuses. Nous ne faisions que nous embrasser.

J'ai entendu un grand cri. On m'arrache Conny des bras. Sa mère la traîne hors de ma chambre, la tirant violemment en hurlant « non mais ça va pas la tête ». J'entends les supplications de Conny. « Maman, arrête, tu me fais mal. Mon bras. Arrête ! »

Il y a un grand claquement. Ma tête vole, entraînant mon corps avec elle. Je bascule. Perds l'équilibre. Tombe de mon lit et m'effondre sur le sol. La douleur arrive après.

Mon père ne m'avait pas frappée depuis longtemps. C'est la première fois qu'il frappe aussi fort. Ma joue est en feu. J'ai du mal à garder l'oeil gauche ouvert. Un goût métallique dans ma bouche. Sa chevalière m'a éclaté la lèvre. D'habitude, il garde la main ouverte. Là, il a fermé le poing.

Je vois ses pieds, juste devant ma tête. Une peur horrible me vrille le ventre. Je sens qu'il hésite. Je contracte tous mes muscles dans l'attente du coup. Celui-ci ne viendra pas. Mon père fait demi-tour. Avant de sortir,

il prend la clé sur la porte, et ferme derrière lui. À double tour.

Je suis roulée en boule sur le sol. J'ai envie de mourir. De chagrin plus encore que de douleur. C'est donc ça l'amour ? Monter tout là-haut pour s'écraser ensuite ? Je suis restée ainsi, prostrée, et j'ai fini par m'endormir.

Je me suis réveillée le lendemain matin en entendant quelques échanges dans le couloir. Bree parle avec mon père. Je ne comprends pas ce qu'ils se disent. Juste « au revoir », à la fin. Bree et Conny ne sont pas restées. Je n'ai même pas pu dire au revoir à la fille que j'aimais.

Peu après, j'ai entendu mon père quitter la maison. Il est parti sans me dire un mot. Sans m'ouvrir la porte. Des barreaux à la fenêtre m'empêchaient de sortir par là. Mon père en avait fait installer à toutes les fenêtres du rez-de-chaussée de la maison pendant ma période difficile, prétextant les risques de cambriolages. Nous étions la seule maison du voisinage à en avoir…

Les lignes de couleur

J'ai passé la journée enfermée dans ma chambre. Sur mon bureau, un atlas ouvert. Une carte routière de l'Amérique du Nord. La veille, Conny m'avait montrée un point. « C'est ici que j'habite ». Je l'avais regardée m'indiquer Eureka, dans le nord de la Californie. J'avais marqué l'endroit d'une

petite croix verte. Je suis restée de longues heures à regarder ce point. À regarder les lignes qui en partaient, dans toutes les directions. À chercher l'itinéraire le plus simple pour aller de Anchorage à Eureka.

J'étais persuadée d'être emprisonnée à Anchorage. Exilée à tout jamais. Jusqu'à aujourd'hui. J'ai la solution devant les yeux. Il me suffit de suivre les lignes de couleur sur la carte. Ces lignes sont ma liberté. Elles sont la clé du cadenas. Elles peuvent m'amener partout où je veux.

Suivre la 1 vers le nord-est. À Tok, bifurquer vers le sud, sur la 2. Passer la frontière. Entrer au Canada. Traverser le Yukon, en passant par Dawson et White Horse. Continuer en Colombie Britannique. Prince Georges. Toujours vers le sud. À Vancouver, continuer tout droit. Passer à nouveau la frontière. Retour aux États-Unis. Seattle. Portland. Puis dans une ville du nom de Grants Pass, prendre la direction de l'océan. Arriver en Californie. Suivre la côte vers le sud. Jusqu'à Eureka.

Tout cela est simple. Je pourrai y arriver sans problème. Bientôt.

À compter de ce jour, j'ai passé des heures entières à regarder des cartes en rêvant de voyage. En rêvant de partir. En rêvant de liberté. Je savais que ça finirait par arriver.

Mon père m'a laissée sortir le soir. Ce n'était pas la première fois qu'il m'enfermait, mais je mourrais de faim et de soif. J'avais

le visage enflé et un oeil au beurre noir. Je savais qu'il n'y avait rien à faire pour ça. Mon père a ouvert la porte sans dire un mot. Il m'a tendu un plateau avec un bol de soupe, un morceau de pain, un verre d'eau et un petit bout de papier. Ensuite, il a fait demi-tour pour aller dans sa chambre. Sur la feuille étaient indiqués deux rendez-vous. Un avec le prêtre le lendemain matin, un avec ma psychologue le lendemain après-midi. Le message était on ne peut plus clair.

Guérir

J'allai aux deux rendez-vous sans protester. Le prêtre m'a parlé du salut de mon âme et de l'horreur de mon acte. Mes parents n'avaient jamais trop insisté sur mon éducation religieuse. Eux-mêmes étaient croyants, mais pratiquaient peu. Ils s'étaient mariés à l'église et m'avaient fait baptiser. Nous allions à la messe de temps en temps. Avant chaque anniversaire, pour Pâques, pour Noël et pour le Nouvel An.

Depuis le départ de ma mère, j'allais encore moins souvent à la messe. Je n'avais jamais très bien compris qui était Dieu, et ce qu'il attendait de moi. Mais alors que ce prêtre me faisait la morale, alors qu'il m'expliquait à quel point mon acte était horrible, je compris que Dieu et moi n'avions rien à voir ensemble. Je me souvenais du sentiment d'amour qui m'avait enveloppée toute entière quand Conny m'avait

embrassée. À quel point c'était bon. À quel point c'était merveilleux.

Si Dieu trouvait cela contre nature, alors Dieu était contre ma propre nature. Je ne dis rien au prêtre, mais en mon for intérieur, je reniai cet être qui m'interdisait d'aimer qui je voulais.

La psychologue, à son tour, essaya de m'expliquer que mon comportement était anormal. J'étais malade, mais je ne devais pas m'inquiéter. Elle allait me guérir. Il faudrait juste que je vienne la voir deux fois par semaine. Dans ma tête, la psychologie suivit le même chemin que la religion. Si c'était être malade que de s'envoler aussi haut, alors je ne voulais pas que l'on me soigne. Là non plus, je ne dis rien. Garder mes commentaires pour moi me paraissait beaucoup plus sage.

Mon père mit trois jours avant de m'adresser la parole à nouveau. Il ne fut pas question de ce qu'il s'était passé. Il ne me posa aucune question sur mes entretiens avec le prêtre et la psychologue. Il me parla de choses et d'autres, comme si rien n'était arrivé. Deux jours plus tard, il repartit travailler sur la plate-forme.

À peine était-il parti que je fouillai son bureau. Je trouvai rapidement ce que je cherchais. Son répertoire téléphonique. Je ne connaissais pas le nom de famille de Conny, mais j'avais de la chance. S'il y avait beaucoup de noms dans le carnet, il n'y avait qu'une seule Bree, et l'indicatif

correspondait à celui de la Californie du nord. Je le notai sur une feuille avant de tout remettre en ordre.

Il me fallut vingt minutes pour trouver le courage de décrocher le combiné et de composer le numéro de téléphone. Je pensai à composer le *67 au préalable, pour anonymiser l'appel, au cas où Bree ait l'afficheur.

— Oui allo ?

— Bonjour madame, je suis Shawna, une amie de Conny. Pourrais-je lui parler s'il vous plaît ?

— Bien sûr. Attends une minute.

Conny m'avait parlé un peu de ses amies à l'école. C'était le seul prénom dont je me souvenais. C'était la première fois que je me présentais avec un autre nom que le mien…

— Salut Shaw, ça va ?

Sa voix… juste sa voix au téléphone suffisait à réveiller les papillons…

— Conny, ce n'est pas Shawna. C'est Tassa.

— Quoi ? Mais t'es folle ?

— De toi, sans aucun doute. J'avais besoin de te parler.

Silence. J'ai l'impression qu'elle remet de l'ordre dans ses idées.

— Moi aussi, j'ai besoin de te parler. Attends une seconde.

Nouveau silence. Je devinais quelques sons au travers du combiné. Elle fit quelques pas, ferma une porte.

— Ça y est, je peux te parler. Je suis toute à toi.

Et nous avons parlé. Entendre la voix de Conny me faisait tellement de bien… elle parcourait mon corps, le lavant des mauvais souvenirs. De la tristesse. De la douleur. De ses hurlements, alors qu'elle suppliait sa mère. « Maman, arrête, tu me fais mal ». Et sa mère la tirant violemment par le bras, hors de ma chambre et hors de la maison. Mais pas hors de ma vie. Cela, j'en étais persuadée, personne ne pouvait le faire.

Nous avons parlé longtemps ce soir-là. Et bien d'autres soirs par la suite. Conny avait une ligne de téléphone juste pour elle, dans sa chambre. Je pouvais l'appeler aussi longtemps que je voulais, sans que sa mère ne dise rien. Mon père n'était jamais là et il avait un forfait illimité pour les longues distances. C'était toujours moi qui appelais. Presque tous les soirs.

Nous parlions jusque tard dans la nuit, de tout et n'importe quoi. Nous parlions de nos vies, de nos projets. Je lui parlais des cartes que je regardais. Des itinéraires possibles pour aller de Anchorage à Eureka. Dans nos projets, c'était toujours moi qui la rejoignais. Je n'avais aucune envie de rester ici. Nous parlions de ce que nous ferions quand nous pourrions à nouveau nous voir. Nous parlions d'elle, de moi, de nous. Nous parlions d'amour… Nous parlions jusqu'à sombrer dans le sommeil.

Je me réveillais toujours quelques heures plus tard. Parfois, la tonalité m'annonçait que Conny avait déjà raccroché. D'autres fois, le silence m'indiquait qu'elle dormait toujours. Il m'arrivait d'entendre sa respiration au travers du téléphone. Je susurrais alors un « je t'aime » avant de raccrocher. Nous étions séparées de plusieurs milliers de kilomètres, et pourtant nous étions tellement proches l'une de l'autre…

Une feuille de papier

Mon père a toujours eu un tempérament explosif. La plupart du temps, sa colère se manifestait sous forme d'éclats de voix qui me laissaient tremblante. Il me frappait, parfois. Rarement.

Cela faisait plusieurs mois maintenant que j'avais appelé Conny pour la première fois. Et nous continuions à passer des heures au téléphone tous les jours.

Ce jour-là, mon père est entré dans ma chambre sans dire un mot. Je sentais pourtant toute la tension accumulée dans son corps. Il était tendu comme je ne l'avais jamais vu. Sa démarche était raide. Sa mâchoire crispée. Son poing fermé sur une feuille de papier chiffonnée. Il a posé la feuille sur la table. Il est sorti de ma chambre sans un mot. Il a refermé doucement la porte derrière lui. J'ai entendu le verrou se fermer.

Je me suis levée de mon lit où je révisais mes leçons. J'ai regardé sur la table, et j'ai compris. Mon coeur a manqué un battement. Je me suis laissée tomber sur ma chaise, en proie à une terreur rétrospective. Une facture de téléphone. Je n'avais pas été trahie par le montant, qui restait inchangé, mais par le détail des communications. Le relevé listait toujours le même numéro, avec le même indicatif. 707. Eureka. Je n'ai jamais su pourquoi mon père avait demandé une facture détaillée. Peut-être se doutait-il de quelque chose. Peut-être avait-il l'impression que je passais trop de temps au téléphone ? Ou était-ce Bree qui avait deviné ? Quelle qu'en soit la raison, le résultat était là. Devant moi.

J'ai sorti mon atlas et je l'ai ouvert à la page de la Californie. Je suis restée un long moment à regarder toutes ces routes, les yeux secs. Deux jours plus tard, j'essayai d'appeler Conny depuis une cabine téléphonique. Le numéro n'était plus actif. Même chose pour le numéro de sa mère. Nos parents étaient déterminés à nous faire sortir de nos vies, l'une de l'autre. Et ils semblaient bien avoir réussi. Il n'y avait pas d'ordinateur dans la maison. Ni mon père ni moi n'en voulions. Internet m'avait volé ma mère. Je m'en tenais le plus loin possible. Je n'y allais jamais. Je ne m'y intéressais pas et je ne savais pas m'en servir. Je n'avais pas d'adresse email. Je n'en voulais pas. Le téléphone était mon seul contact avec

Conny. Pour la toute première fois, j'eus le sentiment que je ne la reverrai plus jamais. Qu'on me l'avait enlevée. Pour de bon. J'avais raison. Plus encore que je ne le croyais.

Un pas

Mon père m'aimait. Je le savais. Il était violent, mais cela ne l'empêchait pas de tenir à moi. Le départ de ma mère l'avait déstabilisé. Il avait perdu beaucoup de repères et essayait de s'en sortir comme il pouvait avec son travail sur les plates-formes… et moi. Pour lui, mon homosexualité était une maladie. Je pense qu'il la prenait comme un affront personnel. Comme un message affirmant qu'il s'occupait mal de moi. Je savais qu'il essayait de faire de son mieux, mais il n'était pas fait pour ça. Cela n'excusait en rien son comportement. Cela n'excusait pas non plus sa violence. Mais à l'époque, je n'en étais pas consciente.

Nous étions à table, partageant un repas simple, dans un silence habituel. Celui-ci ne me déplaisait pas. Il était reposant, et j'aimais en profiter. La sonnerie du téléphone vint pourtant rompre ce moment de calme. Mon père s'est levé, et a répondu. Puis il est resté à écouter. J'ai vu son visage se décomposer, petit à petit. Il a tourné la tête vers moi, me regardant avec de grands yeux apeurés. Mon estomac s'est noué. J'avais déjà deviné…

Il est resté encore un moment à écouter, avant de raccrocher. Il s'est assis. Avec difficulté. Puis il a prononcé un mot. Un seul. Un mot qui me fit l'effet d'une décharge électrique. « Conny… ».

Je savais. À sa voix. À son regard. Je restai silencieuse, immobile. J'attendais la suite, même si je savais ce qu'il allait dire. Il lui fallut un moment.

— Je suis désolé… c'était Bree. Conny s'est suicidée. La nuit dernière. Elle est morte.

Il n'y avait rien à dire. Rien à faire. Je suis restée immobile. Mes larmes ont commencé à couler sans que je m'en rende compte. Elles agissaient avec une volonté propre. Il fallait que je pleure, même si je n'en avais pas conscience. Mon corps avait besoin d'évacuer l'avalanche de sentiments qui menaçait de me submerger.

Mon père pleurait aussi. Je ne comprenais pas. Je ne l'avais jamais vu pleurer. Alors il s'est levé, s'est approché de moi, et m'a serrée dans ses bras.

— Ma fille, je suis désolé. Je t'aime. Je ne voulais pas que ça arrive, je te le promets. Je ne veux pas que ça t'arrive à toi. Ça aurait pu être toi. C'est de ma faute. Pardonne-moi…

Je me laissai aller dans ses bras, débordée par son chagrin et sa douleur. Non, mon père n'était pas mauvais ou méchant. Il était juste maladroit. Et perdu. Nous sommes restés un long moment comme ça. Puis il s'est levé. Il est allé vers le placard à alcool. A sorti deux verres, mis un fond de

whisky dans l'un, un peu plus dans l'autre, et les a posés sur la table. Je l'ai remercié d'un sourire timide, ne sachant pas quoi faire d'autre. Il a bu son verre cul sec. J'ai fait de même. L'alcool m'a brûlé l'œsophage, tout en me donnant un coup de fouet et en me remettant les idées en place.

— Tassa, est-ce que tu as envie de guérir ?

Je le regardai avec de grands yeux. La vue toujours brouillée par les larmes. La voix tremblante.

— Je ne suis pas malade. Ce n'est pas une maladie que j'ai. Je suis juste moi.

Il a hoché la tête. Il m'a fixé un long moment.

— Bien.

Il est resté silencieux à m'observer encore pendant plusieurs minutes. Je ne savais ni quoi faire, ni quoi dire. Il a fini par ajouter :

— Les obsèques auront lieu la semaine prochaine. Le vingt-et-un. Tu veux y assister ?

Mon père était sans doute aussi perdu que moi. Peut-être même plus. Mais il faisait un pas dans ma direction, et je lui en étais reconnaissante.

— Je crois que oui, si c'est possible. Merci papa. Je t'aime aussi, tu sais…

Il eut un sourire gêné. Ses yeux s'embuèrent à nouveau. Il secoua la tête et se leva.

— J'irai acheter les billets demain. Tu devrais finir de manger.

— Je crois que je n'ai plus faim.

— D'accord. Alors range tout ça et va dans ta chambre.

Le moment de complicité était passé.

Peter

Il y avait quelque chose d'absurde dans tout cela. Depuis que j'avais rencontré Conny, je savais que j'irais à Eureka un jour. J'avais appris par coeur toutes les lignes de couleurs qui rejoignaient la ville. Je connaissais les itinéraires, le numéro des routes, les distances… je me voyais arriver en stop. Ou peut-être en bus. Je ne me voyais pas arriver dans une voiture, avec mon père au volant.

Nous avons volé jusqu'à Redding, en faisant une brève escale à Seattle. Puis nous avons récupéré une voiture de location. Mon père était d'une humeur étrange. Je ne le comprenais plus du tout.

Nous sommes arrivés à Eureka en début d'après-midi. Nous étions le 21 septembre. C'était le premier jour de l'automne. Ça aurait dû être l'anniversaire de Conny… elle aurait eu seize ans.

Le ciel était bleu. Il faisait chaud. La journée était magnifique.

Je ne prêtais aucune attention à la ville. J'étais perdue dans mes pensées. Je me souvenais du visage de Conny, de sa voix, de tout ce que nous avions pu partager, en si peu de temps. De tout ce que nous

aurions encore pu partager, si la vie l'avait voulu.

Mon père a garé la voiture devant une église. Il y avait beaucoup de monde. Tous habillés de noir. Dans un coin, un groupe d'une dizaine de jeunes de mon âge était rassemblé. Mon père repéra Bree et se dirigea vers elle. Je ne me voyais pas lui adresser la parole. Lui dire quoi que ce soit. Je restai donc près de la voiture. L'un des jeunes quitta le groupe pour se rapprocher de moi. Il me tendit la main. Nerveux.

— Tu es Tassa, n'est-ce pas ?

Je le regardai, surprise.

— Je m'appelle Peter. Je suis… J'étais… un ami de Conny. Elle m'a beaucoup parlé de toi. Je n'ai eu aucun mal à te reconnaître.

Je lui fis un sourire timide.

— Elle m'a beaucoup parlé de toi aussi.

C'était vrai. Peter était son meilleur ami. Son confident. Il était gay, mais l'avait annoncé à très peu de gens. Conny et lui se comprenaient. Ils se complétaient. Il ajouta :

— Je voulais te remercier pour tout ce que tu as fait pour Conny.

— Pourquoi ?

— Tu l'as rendue heureuse. Tu l'as fait sourire. Tu lui as fait du bien. Elle méritait de te rencontrer pour connaître un peu de bonheur.

— Regarde où ça l'a menée.

J'ai parlé avec amertume.

— Elle est allée beaucoup plus loin que je ne le pensais. Ce n'était pas sa première tentative, tu sais…

Non, je ne savais pas. Conny ne me l'avait jamais dit. Il y eut un silence, puis Peter ajouta.

— Sa mère n'a jamais accepté l'idée qu'elle aime les filles. Pour elle, c'était une maladie.

— Ça l'est pour mon père aussi.

— Alors ne les laisse pas gagner.

— Comment ça ?

— Conny était triste. Déprimée. Sa mère la faisait souffrir. Elle n'a jamais su voir la douleur de sa fille. Elle n'a jamais su la comprendre. C'est elle qui l'a poussée à bout.

Je le regardai avec de grands yeux, incapable de commenter.

— Conny m'a raconté pour le téléphone. Elle m'a tout dit. Quand ton père a prévenu sa mère ; elle a fait couper les deux lignes, et l'a enfermée dans sa chambre. Conny a fugué une semaine après.

— Quoi ?

— Elle s'est enfuie. Elle est passée me prévenir, pour ne pas que je m'inquiète. Et elle est partie. Elle voulait te rejoindre.

— Mais… je…

Peter a posé une main sur la mienne, m'empêchant de continuer. Il a les larmes aux yeux.

— Elle n'a pas voulu te prévenir. Elle avait peur de la réaction de ton père s'il apprenait. Alors elle ne l'a dit qu'à moi…

Ils l'ont retrouvée cinq jours plus tard. C'est un routier qui l'a reconnue sur une aire d'autoroute, dans le nord de l'État de Washington. Elle cherchait quelqu'un pour lui faire passer la frontière. Le routier avait vu sa photo à la télé. Il a prévenu la police. Ils l'ont ramenée chez elle, après qu'elle ait rencontré la brigade des mineurs. Elle a refusé de rentrer chez sa mère.

Il se reprit tant bien que mal.

— Ils l'ont obligée. Ils ne lui ont pas laissé le choix. Elle s'est pendue le lendemain. Elle n'a rien écrit. Rien laissé. Son geste n'avait pas besoin d'explications.

— Alors tout ça, c'est ma faute…

Peter m'a saisie par les épaules et m'a secouée violemment.

— Ne redis plus jamais ça ! Tu l'as rendue heureuse. Tu l'as fait sourire. Tu l'as libérée. Elle était heureuse, grâce à toi. Tu lui as permis de goûter un peu de bonheur, elle qui était toujours triste. C'est la faute à ces connards d'homophobes qui refusent de nous accepter ! C'est la faute à sa mère…

J'avais l'impression qu'il voulait ajouter autre chose. Il ne le fit pas. Je complétai donc à sa place. « Et à mon père ».

Il nous avait dénoncées et avait fait changer notre numéro de téléphone. Peter ne dit rien, mais je lus un acquiescement dans ses yeux.

— C'est absurde. Elle aurait eu seize ans aujourd'hui…

— Je sais….

Nous étions nées la même année. À six mois d'écart. Elle à l'équinoxe d'automne. Moi à celui du printemps. Nous en avions ri, trouvant une complicité supplémentaire dans cette coïncidence…

— Je ne reste pas pour l'enterrement. Pas question. Mais je voulais te voir. Je vais aller faire un tour à la Carson Mansion. Elle a dû t'en parler. Elle adorait cette maison. On allait souvent la regarder. Elle disait que c'était un chef-d'oeuvre d'architecture, et je suis assez d'accord avec elle. L'endroit l'inspirait. Elle parlait de devenir architecte, parfois.

Il se tait quelques instants, pour ravaler ses larmes.

— On y est allés tellement souvent, que les responsables de la sécurité nous ont repérés. On a commencé à discuter avec eux. Ils ont accepté de nous faire visiter une première fois. Puis une autre. À plusieurs reprises, quand la maison n'était pas occupée, ils nous ont permis d'aller en haut de la tour. Il y a un balcon, avec une vue magnifique. C'est un endroit qu'elle aimait beaucoup. Elle disait que ça lui permettait de voir par où elle allait partir. Elle disait ça en regardant l'horizon. Mais souvent, après, elle regardait le sol tout en bas. Et à chaque fois, j'avais peur qu'elle saute.

Il se tait à nouveau. Il a toujours du mal à se contrôler.

— Ne dis jamais que c'est ta faute, Tassa. Depuis cinq mois, à chaque fois que nous

sommes allés là-haut, après avoir regardé en bas, elle relevait les yeux. Et elle parlait de toi. De vos discussions au téléphone. Elle me disait à quel point elle t'aimait. Elle n'avait plus envie de sauter. Elle attendait de te revoir. Tes appels l'ont gardée parmi nous.

Je ne savais pas quoi dire. Je le laissai continuer.

— Je vais aller là-bas. Je vais demander à monter. Je vais leur expliquer pourquoi. Et là-haut, je vais regarder en bas pendant un très long moment. Je ne sauterai pas. Je vais juste penser à elle. Je crois que c'est une plus belle façon de lui rendre hommage que de la regarder se faire enfermer dans un trou dont elle n'arrivera plus jamais à sortir.

Je me contentai de hocher la tête. Il ajouta :

— Je ne verrai plus jamais l'automne de la même façon désormais… c'était sa saison préférée. Elle aimait ça être née pour l'équinoxe, même si elle préférait le mois d'octobre. Elle disait que c'était un mois où tout était possible. Elle en parlait toujours de la même façon. Avec les mêmes mots : « les dernières chaleurs de l'été, les couleurs flamboyantes de l'automne et les premières neiges de l'hiver… ». Elle avait lu ça quelque part. Ou elle l'avait entendu. Et elle aimait le répéter…

— À Anchorage, octobre ce sont les jours déjà beaucoup trop courts et les nuits beaucoup trop froides…

Le silence s'installa quelque temps entre nous. Nous n'avions rien à ajouter. Nous nous étions dit ce que nous avions à nous dire. Au bout d'un moment, Peter a posé gauchement sa main sur mon épaule.

— Je suis heureux de te connaître, Tassa. Merci de tout ce que tu as fait pour Conny.

Il m'a tourné le dos, et il s'est éloigné. En direction opposée à l'église.

Nous sommes repartis le lendemain matin. Je gardais un souvenir flou de la cérémonie et de l'inhumation. J'avais les yeux brouillés par la tristesse, mais aussi par la colère. Je me souvenais de ce qu'avait dit Peter. « La faute de sa mère. »

Il était revenu après la cérémonie, pour me tendre un bout de papier, avec son numéro de téléphone, son adresse postale et son adresse courriel. « Tu seras toujours la bienvenue ici. Pour tout ce que tu as fait pour elle. » Puis il m'a dit au revoir.

J'ai passé la nuit avec mon père dans un motel miteux. Je ne dis pas un mot de la soirée, ni du voyage retour. Il ne cherchait pas à communiquer de toute façon. Je laissai Eureka derrière moi. J'y laissai ma tristesse. J'y laissai ma peine. Je partis en n'emportant que ma colère et ma haine.

Sally

J'ai changé. Il ne pouvait pas en être autrement. Conny avait réussi à me faire accepter mon exil en lui donnant un sens.

Nos chemins s'étaient croisés à Anchorage. Son départ a effacé toute trace de sérénité en moi. Je me suis enfermée dans une bulle de colère.

J'ai repris ma vie là où je l'avais laissée. J'ai continué à aller au lycée. À suivre mes cours. À apprendre mes leçons. J'étais en colère contre la vie. Contre les gens. Contre mon père et contre la mère de Conny. Je n'avais rien contre les études et le lycée. J'y voyais la meilleure façon de m'enfuir. De quitter l'Alaska. De rentrer chez moi. Ou plutôt de partir ailleurs. Je n'avais pas de chez moi. Quand je regardais l'Ohio sur une carte, les lignes ne me parlaient pas. Je ne m'y reconnaissais pas. Je n'avais pas envie d'y retourner. J'avais juste envie de partir. De prendre la route. Je passais des heures à lire Kerouac, Fitzgerald, Thoreau et beaucoup d'autres. Je m'enfuyais dans les livres et dans les cartes. Je n'avais pas d'ami. Je ne cherchais pas à en avoir. Je ne voulais ni lien, ni racine, ni attache. J'avais de bons résultats à l'école. Excellents même. Les professeurs me félicitaient. Je m'en foutais. Pour moi, ça n'avait aucune importance. Rien n'avait d'importance.

C'est Sally qui est venue vers moi la première. Nous avions plusieurs cours en commun. Elle était aussi solitaire que moi, rejetant les autres avec froideur quand ce n'était pas les autres qui la rejetaient. C'était la fille bizarre. Celle dont on se méfie. La gothique qui ne s'habille pas comme les

autres, avec de longs cheveux noir corbeau, un maquillage exagéré, des vêtements provocants.

Elle aussi était intelligente. Elle aussi se débrouillait très bien en cours. Et elle aussi s'en foutait. Nous étions les deux asociales. Les deux filles qui n'aimaient pas les gens. Nous étions sans doute faites pour nous entendre. Mais je supportais ma solitude sans problème. J'aimais ma solitude. Je ne voulais pas plus de son amitié que de celle de quelqu'un d'autre. Je la rejetai à plusieurs reprises. Ce ne fut pas suffisant. Elle avait décidé d'attirer mon attention. Et je découvris qu'elle avait une volonté de fer. Quand Sally voulait quelque chose, elle finissait toujours par l'avoir. Et elle avait décidé qu'elle m'aurait…

Elle jouait avec moi. Les cours étaient son terrain de jeu. Elle me contredisait devant les profs, défendant des opinions opposées aux miennes. Chaque fois, je la fusillais du regard. Chaque fois, elle me répondait d'un sourire séducteur. Elle calquait son attitude sur la mienne, reprenant les mêmes positions et les mêmes expressions que moi. Je finis par me rendre compte qu'elle était toujours dans mon champ de vision. Jamais loin. Elle me surveillait, et je finis par me faire prendre à son piège. Quand je ne la voyais pas, je la cherchais du regard, me retrouvant à créer un contact visuel sans le vouloir. Et chaque fois que mon regard croisait le sien, elle me faisait un sourire plein de douceur. Cette fille

qui ne souriait jamais s'éclairait pendant un bref instant. Juste pour moi. Elle se mettait alors à rayonner. Et je me sentais unique.

Je me surpris à la regarder de plus en plus souvent. À me sentir mal quand elle n'était pas là. Je finis par comprendre que je n'étais pas faite pour ne parler à personne. Sally m'intriguait. J'avais envie d'aller vers elle.

Il lui avait fallu quatre mois pour arriver à ses fins. Quatre mois depuis qu'elle était venue vers moi pour la première fois. Elle ne m'avait plus approchée directement depuis un peu plus de deux mois. Désormais, elle se contentait de m'attendre. Et de jouer.

C'était en cours de géographie. La prof nous avait annoncé un exposé à faire en groupe. Tout le monde était habitué. « En groupe », ça voulait dire « sauf Tassa et Sally ». Nous étions les deux solitaires. Les deux filles bizarres qui n'aimaient pas les gens. Nous travaillions toujours seules. Les profs avaient abandonné l'idée de nous faire travailler en équipe avec d'autres. Dans ces moments-là, nous devenions impossibles.

La géographie était ma meilleure matière. La seule, semblait-t-il, qui n'intéressait pas Sally. Le moment était parfait. Quand la prof demanda de faire des groupes, je me levai, et je m'installai près de Sally. Je la regardai droit dans les yeux.

— Je ne te laisse pas le choix. On bosse ensemble.

Elle me répondit avec condescendance.

— Je n'avais pas l'intention de choisir. Je t'attendais. Tu es juste lente à te décider. Pire qu'une princesse.

Il y eut un moment de silence dans la classe quand l'information fut enregistrée par les autres élèves. Les deux weirdos avaient décidé de travailler ensemble. Même la prof paraissait surprise. Elle eut la bonne idée de ne pas faire de commentaires.

Ça, c'est ma chambre

Mon père n'était presque jamais à la maison. Même quand il ne travaillait pas sur la plate-forme, il ne rentrait pas. Il avait compris que je lui en voulais et qu'il ne pouvait rien y faire. Il se sentait mal en ma compagnie. Sûrement coupable, aussi. Et je faisais tout pour l'aider à culpabiliser encore plus. Sa réaction me convenait. Je n'avais pas envie de le voir. Nous n'avions rien à nous dire. Rien à partager. Nous étions des inconnus l'un pour l'autre. Contrairement à ce que je lui avais dit, je ne l'aimais pas. Je ne le détestais pas non plus. Je ne ressentais pour lui que la plus profonde indifférence. Avec un soupçon de pitié et de mépris.

C'était un homme perdu, qui ne savait plus quoi faire de sa vie. J'avais honte de lui ; il avait honte de moi. Mon homosexualité était une maladie. C'était aussi une preuve de son incompétence. Il me fuyait car il avait peur de me perdre pour de bon. Il n'avait

pas compris qu'il m'avait perdue le jour où Conny était morte à cause de lui.

Il s'était passé un peu plus de quatre mois depuis la mort de Conny quand je fis entrer Sally chez moi pour la première fois. Nous devions travailler à l'exposé de géographie. J'avais bien d'autres choses en tête.

— Alors c'est ici que tu habites ?

Je me gardai de souligner qu'elle le savait très bien. Je l'avais vue me suivre à deux reprises jusqu'à chez moi. À aucun moment elle n'avait cherché à se cacher.

— Tu me fais visiter ?

— Y'a rien à voir. Elle est nulle cette maison.

— Tes parents sont où ?

— Ma mère s'est tirée il y a quelques années. Mon père bosse sur une plate-forme. Il n'est jamais là. Tu as d'autres questions stupides ?

Je réalisai à son regard blessé que j'y étais allée un peu fort. Après tout, elle n'avait rien à voir avec tout cela.

— Excuse-moi. Désolée. Je suis un peu tendue.

— Pourquoi ? C'est moi qui te stresse ?

— C'est juste que ça fait un moment que je n'ai pas invité quelqu'un ici.

— Je m'en doute. Tu me fais quand même visiter ta chambre ?

— Si tu veux. C'est par là.

Je lui montrai le chemin.

— Un peu glauque les barreaux, non ?

— C’est pour la sécurité de la maison. Pour pas que les voleurs entrent, tu comprends ?

— Bien sûr. Tout comme le verrou à l’extérieur de ta chambre j’imagine.

Elle avait le sens de l’observation. Mon père avait installé le verrou après qu’il m’ait retrouvée dans les bras de Conny. Je n’avais pas envie de penser à ça.

— On parle d’autre chose ?

— Pourquoi toutes ces cartes ?

Je regardai les murs de ma chambre. Je ne les avais pas regardés depuis longtemps. Pas de chanteur à la mode. Ni d’acteur populaire. Pas de casting de la dernière télé-série. Juste des cartes. Anchorage. L’Alaska. Le Canada. Les États-Unis. La côte ouest. Et la Californie…

— Sans doute parce que j’aime ça.

— Pourquoi ?

— Parce que c’est ma liberté. Elles me montrent le chemin pour partir d’ici.

— Tu veux partir ?

— Bien sûr ! Pas toi ?

— Non. Ce ne sera pas mieux ailleurs. Au moins ici, je connais. Et maintenant, je sais à quoi m’attendre.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Rien d’important. On s’y met ?

— Si tu veux.

Nine object of desire

L'amour que j'avais pour Conny était un amour tendre et doux. C'était un amour simple. Un premier amour d'adolescente qui aurait pu durer. Et qui durera. Je ne m'imaginais pas cesser de l'aimer un jour…

L'amour qui s'est développé entre Sally et moi était beaucoup plus passionnel. Fusionnel. Un amour dans lequel nous nous perdîmes toutes les deux. Nous perdîmes toute forme d'identité pour devenir un nouvel individu. Double. Tout cela se fit très vite, sans que nous puissions en prendre conscience. Et même si nous en avions eu conscience, aurions-nous eu envie d'agir autrement ?

Nous détestions le monde, et nous nous aimions avec d'autant plus de passion que cette haine était forte. Nous alimentions les deux. L'amour comme la haine, chacune attisant la colère de l'autre avec sa propre histoire.

Les baisers et les quelques caresses que j'avais échangées avec Conny m'avaient laissé une soif insoupçonnée de découvrir le corps d'une autre fille.

Ma première fois avec Sally fut à l'image de notre relation. Passionnelle. Intense. Je me souviens encore des rythmes langoureux de Suzanne Vega, nous accompagnant dans nos explorations. Ceux de « Casual Match », en particulier. Mais l'album tout entier nous emporta. « Nine objects of desire » portait bien son nom.

Notre envie mutuelle était intense. Sans doute trop. Notre haine des autres venait attiser notre désir, le transformant en un amour violent et sans limite. Plusieurs heures dans les bras l'une de l'autre, à explorer ce que nous pouvions nous offrir, nous laissèrent émerveillées. Était-cela que tant de gens désapprouvaient ? Était-ce cela qui était contre nature ? Jamais je ne pourrai me considérer malade de connaître un tel plaisir.

Malgré l'intensité de ce qui se créait entre nous, nous eûmes la bonne idée de le garder caché. Nous étions deux freaks faites pour nous entendre. Nous ne voulions pas que les autres ajoutent d'autres commentaires et d'autres insultes. Nous voulions que cela reste simple. Évidemment, nous fûmes la cible de nombreuses piques, mais le fait de ne pas réagir, de les ignorer, nous permit d'en éviter beaucoup plus.

En public, nous étions deux amies, habillées de noir, ignorant les autres. À l'instigation de Sally, je me mis à m'habiller en gothique, perdant petit à petit mon identité au profit de la sienne. Nous faisions la même taille, nous avions la même corpulence. Nous échangions sans cesse nos vêtements. Elle se coupa les cheveux comme moi, je les teignis en noir comme elle. Nous nous maquillions ensemble, avec les mêmes produits. Petit à petit, nous ne fîmes plus qu'une. Nous allâmes suffisamment loin dans l'inter identification pour que mêmes

nos profs finissent par nous confondre. Je suis devenue Sally. Sally est devenue Tassa.

Mon père a rencontré Sally à quelques reprises. S'il se doutait de quelque chose sur la nature de notre relation, il ne fit jamais la moindre remarque. Je crois qu'il préférait fermer les yeux. Pour lui, comme pour tout le monde, Sally était ma meilleure amie, et rien d'autre.

Tout cela aurait pu rester simple. Ne pas avoir de conséquences. Nous nous aimions avec passion et intensité. Et nous détestions le reste du monde.

Josh

Sally avait un don. Avec elle, tout paraissait normal. Tout paraissait naturel. Elle pouvait faire de moi ce qu'elle voulait. Ce n'était pas de la manipulation. C'était différent. Je ne l'expliquais pas. Grâce à Sally, et surtout à cause de Sally, je me suis retrouvée à faire quantité de choses que je n'aurais pas faites autrement. Et quand elle m'a dit de me laisser séduire, je me suis laissée faire sans poser de questions.

Il s'appelait Josh. Il était assez populaire à l'école. Plutôt beau garçon. Assez sportif, il avait du succès auprès des filles. Je n'ai jamais compris pourquoi il a commencé à s'intéresser à moi. Et je n'ai pas compris pourquoi Sally m'a encouragée à aller vers lui. Je pensais le repousser, mais Sally m'a encouragée à le laisser s'approcher. Il ne me